réunies à des recherches sur sa vie et à la *Confession d'une belle âme*, de Gœthe, dans les *Reliques de S.-C. de Klettenberg* (Hambourg, 1849).

KLEUKER (Jean-Frédéric), érudit et orientaliste allemand, né à Osterode, près du Harz, en 1749, mort en 1827. Il fut successivement prorecteur au gymnase de Lemgo, recteur du gymnase des savants à Osnabrück (1791), et professeur de théologie à l'université de Kiel, où il termina sa vie. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages : *Sur la nature et l'origine de la doctrine des émanations chez les cabalistes* (Riga, 1786); *Nouvel examen et explication des preuves en faveur du christianisme* (Riga, 1785-1794, 3 vol. in-8°); *Examen détaillé des preuves de l'authenticité des documents écrits du christianisme* (Hambourg, 1797-1800, 5 vol. in-8°); le *Système religieux des brahmines* (Riga, 1797); *Sur les apocryphes du Nouveau Testament* (Hambourg, 1798, in-8°); *Sur l'origine et le but des lettres apostoliques* (Hambourg, 1799, in-8°); *Esquisse d'une encyclopédie théologique* (Hambourg, 1800-1801, 2 vol. in-8°); les *Oui et les non de la théologie biblique chrétienne et de la théologie rationnelle* (1819), etc. On doit, en outre, à Kleuker une traduction du *Zend-Avesta* (Riga, 1776-1778, 3 vol.), avec un appendice en 2 vol. (1781) relatif aux discussions élevées sur l'authenticité de cet ouvrage; une traduction allemande des *Œuvres* de Platon; une *Chrestomathia ital.* (1787, 2 vol.), etc.

KLIAZMA, rivière de la Russie d'Europe. Elle prend sa source à l'O. de Dmitrov, gouvernement de Moscou, se dirige au S.-E., forme une petite partie de la limite entre les gouvernements de Moscou et de Vladimir, entre dans ce dernier, court au N.-E., puis à l'E., et se joint à l'Oka, au-dessous de Gorbatov, dans le gouvernement de Nijni-Novogorod, après un cours de 570 kilom., dont 450 sont navigables. Elle reçoit à gauche la Tcherna, la Pekcha et le Loukh, à droite la Soudoga.

KLICKI (Stanislas), général polonais, né en 1770, mort à Rome en 1847. Lors de l'insurrection nationale de 1794, il combattit pour l'indépendance de sa malheureuse patrie, se rendit ensuite en Italie, où il servit sous les ordres de Dombrowski et devint colonel. En 1808, il suivit Lannes en Espagne, se signala par son courage, notamment à Espinosa de Los Monteros et à Tudela, fit, en 1812, partie de l'état-major du prince Eugène, qu'il empêcha par sa présence d'esprit de tomber entre les mains des Russes, et reçut le grade de général de division dans l'armée polonaise formée par Alexandre en 1815. Klicki reçut en 1831 le commandement en chef de l'armée de Pologne, puis se rendit en Italie, où il mourut.

KLIEFOTH (Théodore-Frédéric DETHLEF), théologien allemand, né à Kœrchow, près de Wittembourg, en 1810. Après avoir étudié la théologie à Berlin et à Rostock, il devint successivement précepteur du duc Guillaume (1833) et du grand-duc héritier de Mecklembourg-Schwerin (1837). Il accompagna ensuite ce dernier à l'institut de Blochmann, à Dresde, et écrivit dans cette ville son premier ouvrage de quelque importance : l'*Introduction à l'histoire dogmatique* (Parchim et Ludwigslust, 1839). A son retour, en 1840, il fut nommé pasteur à Ludwigslust; puis, en 1844, surintendant et premier ministre de la cathédrale de Schwerin. Kliefoth sut rappeler le clergé de son diocèse à l'observation des anciennes ordonnances de l'Eglise luthérienne, et parvint même à le faire coopérer aux recherches qu'il entreprit pour retrouver ces ordonnances. Ce fut à la suite des travaux exécutés dans ce but qu'il publia l'ouvrage intitulé : le *Règlement primitif du service divin dans les Eglises allemandes appartenant à la confession luthérienne, sa destruction et sa restauration* (Rostock et Schwerin, 1847). A la suite des événements de 1848, il fit partie de la commission instituée dans le Mecklembourg pour régler l'administration ecclésiastique, et devint, en 1850, membre du conseil suprême ecclésiastique. Depuis cette époque, il a été regardé comme l'âme de l'administration ecclésiastique du grand-duché, qu'il a représentée dans diverses assemblées des membres de l'Eglise luthérienne en Allemagne. On lui doit encore : *Théorie du culte de l'école évangélique* (1844); *Huit livres sur l'Eglise* (1854); *Dissertations de liturgie* (1854-1858, 4 vol.), et *Explication du prophète Ezéchiel* (1864-1865, 2 vol.). Kliefoth est l'un des chefs du parti des luthériens primitifs, et il a eu de vives polémiques avec les théologiens de l'école d'Erlangen.

KLIK s. m. (klik — onomatop.). Linguist. Claquement de langue que les Hottentots font entendre en parlant. ‖ *Langues à kliks*, Nom donné quelquefois aux langues hottentotes.

— **Encycl.** Les *kliks* précèdent ou séparent les mots, et sans eux la phrase n'aurait aucun sens clair et précis. Les Européens représentent le *klik* par *t'*, placé au commencement d'un mot ou d'une syllabe. Thunberg et Levaillant en ont signalé de trois espèces : 1° le *dental*, qui est le plus doux et le plus usité; 2° le *palatal*, plus bruyant que le premier; il ressemble au claquement de langue de l'écuyer qui fait partir ses chevaux ou veut accélérer leur marche; 3° le *guttural*, qui est le plus difficile et le moins usité. « Quand une demi-douzaine de Hottentots, dit Thunberg, parlent ensemble, on croirait entendre caqueter des oies. »

Les langues à *kliks* constituent, dans l'Afrique méridionale, un groupe à part de la grande famille des langues africaines. Ce groupe est désigné sous le nom de langues hottentotes. On distingue le hottentot proprement dit, les dialectes boschimans ou saans, le namaqua, le corana et le bayéyé. Ce dernier idiome, auquel se rattache le dialecte ovahéréro, n'a qu'un fort petit nombre de *kliks*, tandis que le boschiman est celui qui en a le plus. Ces langues se distinguent par le manque absolu du verbe *être*, de flexion dans la conjugaison et dans la déclinaison, ainsi que par celui de l'article et du nombre. Les sons sifflants et ceux qui correspondent aux lettres *l*, *f*, *v*, *w* font entièrement défaut à ces langues, qui, en revanche, abondent en fortes aspirations, dans lesquelles on entend prédominer les diphthongues prolongées et ouvertes, telles que *oo*, *oou*, *aau*, *ouou*.

Les *kliks* se retrouvent dans quelques dialectes de tribus noires de l'Abyssinie, qui appartiennent à la famille chamitique ou cafre; et Marsden signale quelque chose d'analogue dans les langues célébiennes, de la famille malayo-polynésienne.

KLIMRATH (Henri), jurisconsulte français, né à Strasbourg en 1807, mort à Paris en 1837. Lorsqu'il eut pris à Strasbourg les diplômes de licencié en droit et de licencié ès lettres, il alla compléter son instruction à Paris et à Heidelberg, puis revint dans sa ville natale, où il se fit recevoir docteur en droit (1833). A partir de ce moment, il s'occupa entièrement de l'histoire du droit français, et, pour ne pas être détourné de ses travaux, il refusa une chaire de droit romain à Bruxelles. Outre des articles et des notices insérés dans divers journaux et recueils, dans la *Revue de législation et de jurisprudence;* dans la *Revue étrangère et française de législation;* dans le *Journal général des tribunaux;* dans la *Revue du progrès social*, etc., on a de lui : *Essai sur l'étude historique du droit et son utilité pour l'interprétation du code civil* (Strasbourg, 1833, in-8°), sa thèse de doctorat; *Mémoire sur les monuments inédits de l'histoire du droit français au moyen âge* (Strasbourg, 1835, in-8°); *Mémoire sur les olim et sur le parlement* (Paris, 1837); *Etudes sur les coutumes, avec une carte de la France coutumière* (Paris, 1838). Bien qu'une mort prématurée l'ait empêché de terminer les travaux qu'il avait entrepris, il n'en a pas moins rendu d'incontestables services à la science historique du droit en France. Ses *Travaux sur l'histoire du droit français* ont été recueillis et publiés par M. Warnkœnig (Strasbourg et Paris, 1843, 2 vol. in-8°).

KLIN, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 85 kilom. N.-O. de Moscou, sur la Sestra; 1,200 hab.

KLINÉ s. f. (kli-né — du gr. *klinô*, j'incline). Phil. Mouvement nécessaire que les épicuriens croyaient être propre aux atomes.

KLINGEMANN (Ernest-Auguste-Frédéric), poëte dramatique allemand, né à Brunswick en 1777, mort en 1831. Tout en étudiant le droit à Iéna, il y suivit le cours de Fichte, de Schelling, de Schlegel, et fit plusieurs voyages à Weimar. Le théâtre de cette ville jetait, à cette époque, un éclat extraordinaire sous la direction de Gœthe et de Schiller. Les représentations auxquelles assista le jeune étudiant exercèrent sur lui une grande impression et éveillèrent en lui un goût décidé pour la littérature dramatique. De retour dans sa ville natale, il entra dans l'administration et prit, quelques années plus tard, en 1813, la direction du théâtre de Brunswick. Sous son habile administration, cette scène se trouva bientôt dans une situation si florissante, que le gouvernement se décida à faire de ce théâtre, qui n'était qu'une entreprise privée, un établissement national. Klingemann continua à en être le directeur et à l'administrer avec le plus grand succès jusqu'en 1829. Il accepta alors une chaire au Carolinum de Brunswick, et, dès l'année suivante, fut appelé à remplir les fonctions de directeur du théâtre de la Cour. Klingemann a composé un assez grand nombre d'œuvres dramatiques. Nous citerons, parmi celles qui furent le mieux accueillies : *Henri le Lion*, *Luther*, *Moïse*, la *Fidélité allemande* et *Faust*. Ce dernier drame n'est qu'un mauvais pastiche de la fameuse pièce de Gœthe; ce fut pourtant celle de ses pièces qui resta le plus longtemps au répertoire. Klingemann doit être rangé parmi les poëtes dramatiques qui ont détrôné, sur le théâtre allemand, l'élément classique par l'introduction des moyens et des effets romantiques. Ses œuvres dramatiques ont été réunies et publiées sous le titre de *Théâtre* (Tubingue, 1808-1820, 3 vol.), et d'*Œuvres dramatiques* (Brunswick, 1817-1818, 2 vol.). Klingemann a publié, en outre, un ouvrage intitulé : l'*Art et la nature* (Brunswick, 1819, 2 vol.), des romans et quelques écrits sur l'art dramatique, qui n'ont pas une grande valeur.

KLINGEN (Walther VON), poëte allemand, issu d'une puissante famille de Thurgovie, dans le XIIIe siècle. « Il était libéral et miséricordieux, ami sûr et fidèle », dit le poëte Wenger, son contemporain. Il fit un grand nombre de fondations pieuses et joua fréquemment le rôle de médiateur entre des seigneurs prêts à en venir aux mains. Les poésies qui nous restent de lui consistent en huit chansons.

KLINGENMUNSTER, village de Bavière, province du Rhin, à 7 kilom. S.-O. de Landau; 1,000 hab. Dagobert y fonda un monastère dont il reste encore quelques vestiges.

KLINGENSTIERNA (Samuel), mathématicien suédois, né à Tolefors en 1698, mort à Stockholm en 1765. Il abandonna l'étude du droit pour les mathématiques, visita, de 1727 à 1730, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, se lia à Marbourg avec le philosophe Wolf, à Paris avec Clairaut et Fontenelle, présenta à l'Académie des sciences d'intéressants mémoires sur le calcul intégral et sur la manière de déterminer la figure de la terre, et, peu après son retour en Suède, il fut nommé professeur de mathématiques à l'université d'Upsal. La Faculté de théologie de cette ville l'ayant empêché de faire des cours sur la philosophie de Wolf, il s'adonna entièrement à l'enseignement des mathématiques et s'occupa beaucoup d'optique. Par la suite, il devint instituteur du prince royal, qui fut depuis Gustave III, et reçut alors le titre de secrétaire d'Etat. Klingenstierna était membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences de Stockholm. Ce remarquable savant travailla à étendre le domaine des sciences mathématiques par des observations et des découvertes, donna occasion à la découverte des lunettes achromatiques en faisant voir l'erreur de Newton et d'Euler, forma l'habile opticien Ch. Lehnberg, rectifia plusieurs calculs d'Euler, et aida de ses conseils le fameux Dolland. On a de lui : *De motu corporum ex percussione* (Holm, 1731); *De extensione cognitionis humanæ per notiones universales* (Upsal, 1733); *De originibus errorum* (Upsal, 1733); *Tentamen mathematico-physicum, de altitudine atmospheræ invenienda* (1732); *Dissertatio de aberratione stellarum fixarum ex motu luminis successivo* (Upsal, 1742-1746, in-4°); *Methodus geometrica determinandi orbitas planetarum* (Upsal, 1749, in-4°); *Dissertatio physica de magnetismo artificiale* (Stockholm, 1752); *Tentamen de definiendis et corrigendis aberrationibus* (Saint-Pétersbourg, 1762, in-4°), etc.

KLINGENTHAL, village du département du Bas-Rhin, à 25 kilom. de Schlestadt, sur l'Ehn; 1,000 hab. Manufacture d'armes blanches et d'outils pour l'artillerie et la marine; fleurets, instruments aratoires, coutellerie, etc.

KLINGER (Frédéric-Maximilien DE), poëte allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1752, mort en 1831. Ce fut l'un des écrivains qui, par leurs travaux originaux, eurent la plus grande influence sur l'essor que prit la littérature allemande vers la fin du XVIIIe siècle. Quoique issu de parents sans fortune, il reçut une excellente éducation et alla ensuite étudier à l'université de Giessen. Il commença dès ce moment à se faire connaître comme poëte dramatique. A l'époque de la guerre de la succession de Bavière, il s'engagea, devint sous-lieutenant des francs-chasseurs de Walter, et, après le rétablissement de la paix, se mit à voyager. En 1780, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il reçut le grade d'officier et l'emploi de lecteur du grand-duc héritier Paul. L'année d'après, il fit, en compagnie de ce prince, un voyage, pendant lequel ils parcoururent toute l'Europe continentale, fut attaché, en 1784, comme officier au corps des cadets nobles de Saint-Pétersbourg, et il était colonel à la mort de Catherine II. L'empereur Paul, dès la première année de son règne, l'éleva au grade de général-major, et le nomma, en 1799, directeur du corps des cadets. Sous le règne d'Alexandre, il devint curateur de l'université de Dorpat, inspecteur en chef du corps des pages, et fut élevé, en 1811, au grade de général lieutenant. Ses premières œuvres dramatiques, écrites la plupart à l'imitation de Shakspeare, sont remarquables par la vigueur du style et par une ardeur passionnée, qui dépasse souvent les limites de la raison. Ce fut l'une de ces pièces, intitulée : *Tempête et passion*, qui fit donner à cette époque d'exaltation et d'enthousiasme le nom de *Période de la tempête et de la passion.* Parmi les œuvres dramatiques de Klinger, nous citerons : les *Jumeaux* (1774); *Othon;* la *Femme souffrante; Grisaldo*, etc. Il a, en outre, écrit un grand nombre de romans, où il traite toutes les questions morales de l'humanité. Nous mentionnerons, entre autres, les suivants : *Vie, actions et descente aux enfers de Gœthe* (Saint-Pétersbourg, 1791); *Histoire de Giafar le Barmécide; Histoire de Raphaël d'Aquila;* les *Voyages avant le déluge;* le *Faust des Orientaux; Histoire d'un Allemand de l'époque actuelle;* l'*Homme du monde et le poëte; Sahir, le premier-né d'Eve dans le Paradis*, etc. La dernière édition complète des œuvres de Klinger a paru en 1842 (Stuttgard, 12 vol.).

KLINGSOR (Nicolas), minnesinger du XIIIe siècle, dont l'existence a été révoquée en doute par quelques critiques, Gœrres, Grimm et Roberstein. On le trouve pourtant associé, dans les joutes et tournois poétiques de l'Allemagne, à une foule de minnesingers parfaitement authentiques, et le biographe de sainte Elisabeth, Dietrich d'Apolda, en parle comme habitant, un peu avant l'époque où il écrivait (1289), la Transylvanie; il ajoute que c'était, non-seulement un poëte, mais un philosophe appliqué aux belles-lettres, et plus encore à l'astronomie, à la nécromancie et à toutes les sciences. Il relate qu'il fut le juge des poëtes convoqués à la grande lutte poétique de Wartbourg, où, en effet, il joua, d'après les traditions, un rôle important et comme juge et comme poëte. Mais le magicien l'emporte chez lui sur le chantre d'amour, et c'est toujours à l'aide d'artifices diaboliques qu'il surpasse tous ses rivaux. Il se rend à la Wartbourg en traversant les airs, à l'aide d'un manteau magique, invention dont Gœthe a fait usage dans *Faust.*

Toutes ces fantasmagories ne suffisent pas néanmoins pour faire rejeter l'existence de Klingsor; le moyen âge a mis tout autant de magie sur le compte de Virgile, d'Aristote et autres personnages réels. Nous croyons donc, avec Dietrich d'Apolda, que Klingsor fut un des plus illustres maîtres chanteurs de son temps, qu'il vécut à la cour d'Elisabeth de Hongrie, qu'il fut également en faveur auprès du roi André et de la reine Gertrude, qu'il acquit de grands biens, « car sa maison, dit le naïf chroniqueur, était aussi luxueuse que celle d'un évêque, » et qu'il mourut fort âgé, vers 1250, à la cour de Thuringe, où il s'était retiré.

On a, sans preuves, attribué à Klingsor le *Heldenbuch* (*Livre des héros*), célèbre poëme du XIIIe siècle, et quelques parties des *Nibelungen.* Il avait écrit, dit-on, un grand poëme sur les arts libéraux, et un autre sur l'astronomie; ces deux œuvres sont perdues. Il avait inventé un mètre poétique qui a longtemps gardé son nom. Les chanteurs du XIIIe et du XIVe siècle l'appelaient le *Klingsor's schwarzer Ton.*

KLINGSTEDT (Charles-Gustave), peintre miniaturiste, né à Riga (Suède) en 1657, mort à Paris en 1734. Il servit comme militaire en Suède, puis en France, et se fit ensuite une réputation aussi brillante que scandaleuse comme peintre de boîtes à bonbons et de tabatières. Il ne traitait guère que des sujets érotiques, et il dut ses succès bien moins à ses talents qu'à la dépravation de la haute société pendant la Régence. Ses prétendus chefs-d'œuvre, abstraction faite de leur immoralité, ne sont plus estimés aujourd'hui des artistes, bien qu'ils soient encore recherchés de quelques curieux. Klingstedt reçut pourtant de son vivant, par une profanation qui peint l'époque au point de vue de la morale et du goût, le titre de *Raphaël des tabatières.*

KLINGSTOIN s. m. (klingh-stoin). Minér. Feldspath sonore, silicate d'alumine contenant de la chaux et des alcalis en proportions variables, qui a été rattaché au groupe des feldspaths.

KLINO-RHOMBIQUE adj. (kli-no-ron-bi-ke — du gr. *klinô*, j'incline, et de *rhombe*). Minér. Se dit des minéraux dont la forme cristalline est un rhomboèdre oblique.

KLIPDAASS s. m. (klip-da-ass). Mamm. Nom hollandais du daman du Cap.

KLIPPER s. m. V. CLIPPER.

KLIPPFISCH s. m. (kli-pfich — du holl. *klipp*, rocher; *fisch*, poisson). Ichthyol. Syn. de STOCFISH.

KLIPPHAUSEN, village du royaume de Saxe, cercle et à 10 kilom. N.-O. de Dresde; 400 hab. Au magnifique château des princes de Reuss-Kostritz est annexée une très-belle bergerie de mérinos.

KLIPPSINGER s. m. (kli-psin-gheur). Mamm. Espèce d'antilope qui vit au Cap de Bonne-Espérance. ‖ On dit aussi KLIPPSPRINGER.

KLOES s. f. (klo-èss). Art culin. Nom donné, en Allemagne, à une espèce de quenelle, composée de farine ou de mie de pain trempée dans du lait, du riz ou de la semoule, et cuite dans l'eau, le bouillon ou le lait. On fait aussi des kloes à la viande, aux ris de veau, aux rognons, et cuites dans le bouillon gras.

KLOGE-WEIB, femme surnaturelle, qui, selon les traditions allemandes, apparaît dans les bruyères de Luneburg, pour annoncer aux habitants leur fin prochaine. Quand la tempête éclate, que le ciel se couvre, la Kloge-Weib se dresse tout à coup en appuyant son bras gigantesque sur la frêle cabane du paysan, et lui annonce, par l'ébranlement soudain de sa demeure, que la mort l'a désigné.

KLOKER D'EHRENSTRAHL (David), peintre suédois, né à Hambourg en 1629, mort à Stockholm en 1698. Il fit, pendant quelque temps, partie de la chancellerie suédoise, puis abandonna la diplomatie pour s'adonner à la peinture, et se rendit en Italie, où il suivit les leçons de Pierre de Cortone. De retour en Suède, il devint peintre de la cour de Charles XI (1661), reçut des lettres de noblesse sous le nom d'Ehrenstrahl (1674), et fut nommé intendant aulique en 1694. Plusieurs châteaux royaux et des églises, notamment la cathédrale de Stockholm, contiennent des peintures de cet artiste, qui a laissé, en outre, une *Description* de ses principaux tableaux (Stockholm, 1694, in-fol.)

KLONG-NONG s. m. (klongh-nongh). Instrument de musique siamois, qui se compose d'un système de cymbales de différentes grandeurs, disposées sur un demi-cercle, dont le musicien se fait une ceinture, et qu'il frappe légèrement avec une petite baguette.

KLONOWICZ (Sébastien-Fabian), dit **Acernus**, poëte satirique polonais du XVIe siècle, né à Sulmierzyce (palatinat de Kalisz) en 1551, mort en 1608. Il fit ses études de philologie, de philosophie et de droit à l'Académie de Cracovie, où il obtint les grades de docteur en droit et en philosophie. Il vint se fixer ensuite à Lemberg, où il commença à composer son beau poëme intitulé : *Roxalana.* Quelque temps après, il quitta Lemberg pour Lublin. Ce fut là qu'il écrivit sa première production satirique (aujourd'hui très-rare), intitulée : *Philtron; Flis*, ravissante et artistique description des bords de la Vistule, et qu'il termina *Roxalana.* Il composa, en vers, le *Souvenir des princes et des rois de Pologne*, pour faciliter à la jeunesse polonaise l'étude de l'histoire de sa patrie, puis traduisit en polonais le *Disticha moralia*, de Caton. Dans un de ses écrits, le *Victoria deorum*, il conjure le peuple polonais de briser la puissance menaçante de la Turquie, et attaque vigoureusement la noblesse polonaise, en lui reprochant ce qu'elle est, et en lui montrant ce qu'elle doit être. Ce grand poëte a terminé ses jours à l'hôpital de Saint-Lazare, où la misère l'avait jeté. On a de lui les ouvrages suivants : *Roxolania* (Cracovie, 1584, in-4°); le *Sac de Juda; les Regrets;* l'*Incendie, l'appel au secours et la prédiction de la chute de la puissance turque* (Cracovie, 1583, 1589 et 1597); *Catonis disticha moralia castigatissima; Victoria deorum in qua continetur veri herois educatio* (Cracovie, 1602, in-4°); *Ad nobilitatem regni Poloniæ de eligendo rege*, etc. Le recueil des poésies diverses de Klonowicz a été publié à Cracovie en 1587, 1588, 1590, 1592, etc.

KLOOSTERMANN (Jean), peintre allemand. V. KLOSTERMANN.

KLOPÉMANIE ou **CLOPÉMANIE** s. f. (klo-pé-ma-nî — du gr. *kleptein*, voler, et de *manie*). Méd. Penchant irrésistible au vol. ‖ On dit aussi KLEPTOMANIE ou CLEPTOMANIE.

KLOPICKI (Joseph), général polonais. V. CHLOPICKI.

KLOPPINBURG, ville d'Allemagne, dans le duché d'Oldenbourg, ch.-l. du cercle de son nom, à 32 kilom. S.-O. d'Oldenbourg, sur la rive droite de la Soeste; 5,627 hab.

KLOPSTOCK (Frédéric-Gotlieb), célèbre poëte allemand, né à Quedlimbourg (Saxe prussienne) en 1724, mort à Hambourg le 14 mars 1803. Son père était conseiller du chapitre souverain de Quedlimbourg; il fit ses premières études dans sa ville natale, puis fut envoyé à Pforta, d'où il passa à l'université d'Iéna (1745), puis à celle de Leipzig, pour y compléter ses études théologiques. Dès le collége, il avait manifesté du goût pour la haute poésie, et s'était promis de doter l'Allemagne d'un grand poëme épique. Un moment, il avait songé à chanter les exploits de Henri Ier; mais la lecture du *Paradis perdu*, non moins que les tendances religieuses de son esprit le portèrent à choisir pour sujet la rédemption. En quittant Pforta, il avait adressé à ses condisciples un *Adieu*, belle pièce de vers, pleine d'idées nobles et élevées, qui promettait un grand poëte. Toutefois, ce fut en prose qu'il écrivit les trois premiers chants de la *Messiade*, tout en suivant les cours de l'université. La question du mètre le plus favorable aux divers genres de poésie agitait les différentes écoles de l'Allemagne, et Cramer, A. Schlegel, Gellert, Zacharie, avaient fondé à Leipzig un journal littéraire, le *Bremische Beitræge*, où ils combattaient les opinions de Gottsched. Klopstock se lia avec eux, adopta leurs idées, et, pour leur donner une sanction, refit les premiers chants de la *Messiade* en hexamètres, rhythme que la littérature allemande n'avait pas encore employé, et que ses amis affirmaient être le véritable mètre de l'épopée. Cet essai fut publié dans le IVe vol. du *Bremische Beitræge* (1747), dans lequel Klopstock inséra également des odes et des élégies, imitées du grec et du latin avec une rare perfection. Mais son poëme surtout l'occupait; il devait y travailler pendant trente ans. L'apparition des trois premiers chants fut un événement. Il y avait là une chaleur d'inspiration, une majesté d'images, une magnificence de style qui tranchaient entièrement avec les fades et sèches poésies auxquelles l'Allemagne était accoutumée. A cette époque, Bodmer luttait contre l'envahissement du goût français; il accueillit la *Messiade* comme le signal du réveil de la littérature nationale, et l'enthousiasme du critique fut bientôt partagé par toute la jeunesse des écoles. Klopstock répondit à l'appel de ses nouveaux amis, et se rendit à Zurich, où il séjourna quelques années près de Bodmer. Mais il était sans fortune, et, comme il hésitait, soit à entrer dans les ordres, soit à se faire professeur, il fut tiré d'embarras par un Mécène dont il ne soupçonnait même pas l'existence, le comte de Bernstorff, ministre du roi de Danemark Frédéric V, qui lui offrit de venir habiter Copenhague, avec une pension qui devait suffire à ses goûts modestes. Klopstock accepta avec joie cette proposition; c'était le loisir assuré, et la possibilité de se livrer tout entier à la composition de son poëme. Il quitta Zurich au mois de février 1751. En passant par Hambourg, il fit la connaissance de la spirituelle Marguerite Moller, qu'il immortalisa plus tard dans ses odes, sous le nom de Cidli. Une correspondance s'engagea entre eux, et Klopstock, charmé de plus en plus de son esprit et de ses manières, demanda enfin sa main. Elle lui fut promise, et le poëte partit pour Copenhague. Bernstorff l'y reçut chaleureusement, et le présenta au roi, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Cette année même (1751), il publia le IVe et le Ve chant de la *Messiade*, et en donna cinq nouveaux en 1755. L'année précédente, il s'était marié avec sa fiancée; il la perdit en 1758, à Altona, dans un voyage qu'ils faisaient tous deux en Allemagne. Cette perte lui laissa un vide que rien ne put remplir. Dans le XVe chant de son poëme, sous les noms transparents de Gédor et de Cidli, il a dépeint la scène déchirante qui s'était passée autour du lit de mort, et il a immortalisé ainsi l'objet de son affection.

En 1770, le comte de Bernstorff étant tombé en disgrâce, Klopstock quitta Copenhague, après un séjour de près de vingt années, et vint se fixer à Hambourg, dans le voisinage d'Altona, où il se rendait souvent, pour visiter la tombe de sa femme. En 1773, il publiait les dix derniers chants de la *Messiade*, et adressait une ode d'actions de grâces au Seigneur, qui lui avait permis d'achever ce grand ouvrage. « Je l'espérais, s'écrie-t-il, je l'espérais, plein de confiance en toi, ô Médiateur céleste! » L'épopée de Klopstock offre de grandes beautés de détails, mais le plan en est manqué, et la vie y fait défaut. Au lieu de cet enchaînement d'actions dramatiques et de péripéties qui rendent Homère et Milton si émouvants, ce sont des discours, des dialogues, des digressions, un lyrisme sans fin, qui vous charme et vous enchante, mais finit par vous fatiguer. On a comparé la *Messiade* à un grand *oratorio*, et Mme de Staël a dit : « Lorsqu'on commence ce poëme, on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre. » Ce qui a fait l'originalité de l'œuvre, c'est la pureté du sentiment religieux et la puissance du souffle idéal. Sous ce rapport, elle a eu une influence considérable sur le développement littéraire de l'Allemagne.

Dans l'intervalle de la publication des chants de son grand poëme, Klopstock avait composé un certain nombre de pièces de vers qui parurent en recueil, par les soins de la landgrave Caroline de Hesse, sous le titre de : *Odes et élégies* (1771); trois tragédies bibliques, la *Mort d'Adam*, *Salomon* et *David* (1764-1772); des *Entretiens sur la grammaire et l'orthographe* (publiés seulement en 1793), qui témoignent d'une admiration exclusive pour la langue allemande et le génie allemand; un poëme chevaleresque en trois parties, dont Hermann, l'Arminius de Tacite, est le héros : la *Bataille d'Hermann* (1769); *Hermann et les princes* (1784); la *Mort d'Hermann* (1787). On lui doit encore un ouvrage dans lequel il essayait de surexciter en Allemagne le culte des belles-lettres et des sciences, la *République des savants* (1790), que Gœthe a analysé et commenté dans son livre célèbre, *Vérité et fiction.* Quelques odes de Klopstock se sont perdues; ce qu'on doit regretter davantage, c'est la perte de deux œuvres historiques. Klopstock en détruisit probablement les manuscrits, dont la publication rencontra quelques difficultés. La première était une description de la guerre de Sept ans, intitulée : les *Batailles et les exploits de Frédéric le Grand*, œuvre, assure Cramer, pleine d'originalité. La seconde portait le titre de : *Monuments;* c'était une description des événements intéressants de la Révolution française. Klopstock était un noble cœur, une intelligence élevée. Ce n'est pas seulement pour ses beautés poétiques qu'il avait chanté l'Evangile, mais aussi pour les généreux principes de morale universelle qui y sont proclamés. Le premier de sa nation, il applaudit à la Révolution française. Dès la fin de 1788, il la saluait, dans une ode intitulée : les *Etats généraux;* aussi fut-il un des étrangers auxquels l'Assemblée législative, après le 10 août 1792, accorda le titre de citoyen français. Plus tard, l'Institut l'admit au nombre de ses membres associés. A sa mort, la ville de Hambourg lui fit de splendides funérailles, où l'Allemagne entière assista par des députations. Il s'était remarié en 1791, mais il fut inhumé dans la tombe de sa première femme, ou depuis longtemps il avait marqué sa place.

Une belle édition complète des œuvres de Klopstock a été publiée par Gœschen, à Leipzig (1854, 10 vol. in-8°).

KLOSÉ (Hyacinthe-Etienne), clarinettiste français, né à Corfou en 1808. Il débuta dans la musique d'un régiment français, puis entra au Conservatoire dans la classe de Berr, auquel il succéda en 1839, comme professeur. Dépositaire du grand style et de la belle sonorité de son maître, M. Klosé, qui s'est fait souvent entendre, avec un grand succès, aux séances de la Société des concerts, a formé de nombreux et excellents élèves, parmi lesquels il faut citer, en première ligne, M. Leroi, l'excellent clarinettiste de l'Opéra. Cet éminent artiste a publié trois airs variés pour son instrument, des duos, et il a arrangé des études de Fiorillo et de Kreutzer à l'usage de ses élèves.

KLOSS (Jean-Georges-Burckhard-François), écrivain allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1787, mort dans la même ville en 1854. Il étudia la médecine à Heidelberg et à Gœttingue, puis revint dans sa ville natale (1810), où il se livra à la pratique de son art et occupa pendant quelque temps une chaire de professeur suppléant. Vers la même époque, il se signala par son zèle et par son dévouement à soigner les soldats blessés, particulièrement les Saxons, qui se trouvaient dans les lazarets provisoirement établis dans cette ville, à la suite des événements de la guerre, et il reçut en récompense le titre de conseiller médical du duché de Saxe-Altenbourg. Kloss s'était livré sur l'histoire de la franc-maçonnerie à de profondes recherches, dont il publia les résultats dans les ouvrages suivants : la *Véritable importance de la franc-maçonnerie, prouvée d'après des documents anciens et originaux* (Francfort, 1846); *Histoire de la franc-maçonnerie en Angleterre, en Irlande et en Ecosse* (Francfort, 1848); *Histoire de la franc-maçonnerie en France* (Francfort, 1851-1853, 2 vol.). Placé à la tête de ce que l'on a appelé la ligue de la franc-maçonnerie éclectique, il contribua beaucoup à l'amélioration de cette institution. Sa collection, unique dans son genre, de livres et de manuscrits maçonniques, qui lui fournit les éléments de sa précieuse *Bibliographie de la franc-maçonnerie* (Francfort, 1844), passa après sa mort au prince Frédéric de Hollande.

KLOSTER-BERGEN, ancien et célèbre couvent de bénédictins de l'Allemagne. Il avait été fondé, en 937, en l'honneur de Saint-Maurice, par l'empereur Othon, et était situé d'abord dans l'intérieur de la ville de Magdebourg; mais, trente ans plus tard, l'empereur, qui avait fondé, en l'honneur du même saint, l'archevêché de Magdebourg, assigna pour résidence aux moines le couvent de Saint-Jean-Baptiste, qu'il venait de faire construire sur la montagne, en avant de la ville. Lorsque, en 1549, Magdebourg fut mise au ban de l'empire, les bourgeois de cette ville détruisirent le couvent, parce qu'il pouvait servir de centre d'opérations aux ennemis qui menaçaient d'assiéger leur cité. Ils le reconstruisirent peu d'années après, et on en fit, en 1565, un chapitre protestant. On y joignit ensuite une école qui acquit bientôt une grande renommée. En 1577, il s'y tint une grande assemblée de théologiens réformés, qui firent la révision du livre symbolique luthérien appelé le *Livre de Torgau*, et rédigèrent la *Formule de concorde* (*Concordiæ formula*), appelée aussi *Livre de Bergen.* Le couvent eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Trente ans et pendant celle de 1806. Après la retraite des Français, qui avaient fait, en 1813 et 1814, de ses bâtiments un des ouvrages avancés de la forteresse de Magdebourg, il fut démoli, et, sur son emplacement, l'on fonda le jardin de Frédéric-Guillaume.

KLOSTERCAMP. V. CLOSTERCAMP.

KLOSTERLE, village des Etats autrichiens, dans la Bohême, cercle d'Eger, à 30 kilom. N.-O. de Saaz; 1,207 hab. Grande manufacture de porcelaine et de faïence; fabrication de dentelles et d'ouvrages en acier.

KLOSTERMANN, **KLOOSTERMANN** ou **CLOOSTERMANN** (Jean), peintre allemand, né à Osnabrück en 1656, mort à Londres en 1713. Il séjourna pendant quelque temps à Paris, où il prit des leçons de Troy, puis se rendit en Angleterre (1681), travailla à quelques tableaux de Riley, acquit la protection du duc de Somerset, et se vit bientôt en faveur auprès de l'aristocratie anglaise, tant pour ses talents que pour ses avantages extérieurs et son esprit enjoué. Il s'attacha surtout à la peinture de portrait, exécuta notamment ceux du duc et de la duchesse de Marlborough, acquit en peu de temps une fortune assez considérable, et dut à sa réputation d'être appelé à la cour d'Espagne, où il reproduisit les traits du roi, de la reine et des principaux personnages de Madrid (1696). En quittant l'Espagne, il visita l'Italie, puis retourna à Londres, où il obtint une vogue plus grande encore qu'à son premier voyage.

L'œuvre la plus remarquable qu'il fit à cette époque est son beau portrait de la reine Anne, lequel a été placé à Guildhall, près de celui de Guillaume III. D'après Houbraken, une jeune gouvernante, qui lui avait inspiré une vive affection, disparut un jour en emportant de chez son maître tout ce qu'elle y trouva de plus précieux, et Klostermann en éprouva un tel chagrin qu'il mourut peu après. Ses tableaux, qui sont nombreux en Angleterre, ont été, pour la plupart, reproduits par la gravure.

KLOSTERNENBOURG, ville des Etats autrichiens, dans la basse Autriche, cercle et à 11 kilom. N. de Vienne, sur la rive droite du Danube; 4,800 hab. Célèbre collégiale de chanoines réguliers de Saint-Augustin, remarquable par ses constructions, ses monuments et le tombeau de saint Léopold; elle renferme une bibliothèque, une école de théologie et des collections d'objets d'art et de science. Collége mekhitariste arménien. Chantier de construction de la flottille du Danube. Vins estimés. Fabrication de maroquins, dentelles, produits chimiques, etc.

KLOSTERS-AM-PLATZ, bourg de Suisse, canton des Grisons, dans une magnifique plaine couverte de prairies; 982 hab. Il est ainsi nommé d'un ancien couvent de Saint-Jacques, supprimé en 1526. Les environs offrent un grand nombre de promenades intéressantes. On peut monter surtout au Ruggenhorn, du sommet duquel on découvre un panorama magnifique.

KLOTZ ou **CLOTZ** (Chrétien-Adolphe), littérateur et philologue allemand, né à Brischoffswerda (Lusace) en 1738, mort à Halle en 1771. Il montra de bonne heure un insatiable désir de s'instruire, acquit dans la lecture des écrivains grecs et latins l'excellent style qui contribua si activement plus tard à sa réputation, fréquenta les universités de Leipzig et d'Iéna, sans cependant y suivre les cours publics, fit des leçons sur Horace qui obtinrent un brillant succès, et fut appelé, en 1762, à occuper à Gœttingue une chaire de philosophie, qu'il échangea, en 1765, sur la demande de Frédéric le Grand, contre une chaire d'éloquence à l'université de Halle. Le roi de Prusse, qui avait son talent en haute estime, augmenta peu après ses appointements, et lui conféra successivement le titre de conseiller aulique, puis celui de conseiller intime. Il fut enlevé par une mort prématurée, due surtout au dérèglement de ses mœurs. Klotz était d'un caractère caustique et querelleur, et il se fit de nombreux ennemis par le peu de mesure qu'il mit dans ses controverses littéraires avec Lessing, Fischer, Burmann, etc. On a de lui un assez grand nombres de poésies latines, remarquables par le style, et d'ouvrages d'érudition, dans lesquels il s'est montré critique plein de sagacité. Nous citerons de lui : *Genius sæculi* (1760); *Mores eruditorum* (1760); *Opuscula poetica* (1761); *Ridicula litteraria* (1762); *Elegiæ* (1762); *Carmina omnia* (1766); *Acta litteraria* (1764-1773, 7 vol.); *Epistolæ homericæ* (1754); *Historia nummorum contumeliosorum et satyricorum* (1765); *Historia nummorum obsidionalium* (1765); *Opuscula varii argumenti* (1767), recueil de dissertations; *Documents pour servir à l'histoire du goût et de l'art* (1767); *De l'utilité et de l'usage des anciennes pierres taillées* (1770), pamphlet dirigé contre Lessing, qui répondit vertement à ses attaques dans ses *Lettres sur l'antiquité; Opuscula nummaria* (1771); *Opuscula philologica et oratoria* (1772), etc. On lui doit, en outre, des éditions de *Tyrtée* (1764), de l'*Arte poetica*, de Vida (1766); les *Vindiciæ horatianæ* (1774); les *Lectiones Venusinæ* (1770); enfin, il revit et corrigea un grand nombre d'ouvrages pour la *Bibliothèque universelle allemande.*

KLOTZ (Mathias), peintre allemand, né à Srasbourg en 1748, mort en 1821. Il commença ses études dans sa ville natale, sous la direction d'Haldenwang, alla les terminer à Stuttgard, et s'établit ensuite à Manheim, où résidait l'électeur Charles-Théodore, dont la cour était, à cette époque, l'un des plus brillants centres littéraires et artistiques de l'Allemagne. Klotz ne tarda pas à se faire, comme peintre de portrait, une éminente réputation; et l'habitude qu'il avait de placer ses figures sur un fond représentant un paysage l'amena bientôt à s'occuper de peinture décorative. Il le fit avec un si grand succès que, en 1775, il fut nommé peintre du théâtre de la cour, à Manheim. Il parcourut ensuite l'Allemagne et la Hollande, et, en 1778, fut appelé à remplir le même emploi à Munich. Une maladie chronique l'ayant plus tard contraint de renoncer à sa place, il s'occupa d'écrire un *Traité des couleurs* (Munich, 1816), excellent ouvrage, où sont exposés les résultats de longues années d'études et de recherches assidues. — Son fils aîné, Gaspard KLOTZ, né à Manheim en 1773, mort vers 1745, se fit connaître comme peintre de miniatures, et fut en grande faveur auprès de l'électeur Charles-Théodore et du roi Maximilien. — Simon KLOTZ, frère du précédent, né en 1777, était à sa mort (1825) professeur de la théorie des beaux-arts à l'université de Landshut. Il peignit de préférence des sujets empruntés à l'histoire religieuse, des paysages et des tableaux à l'huile; toutes ses toiles portent l'empreinte d'une vive imagination, d'un goût sûr et d'un pinceau vigoureux. — Joseph KLOTZ, frère des deux précédents, né en 1785, mort en 1830, acquit un grand talent dans la peinture décorative, qu'il étudia sous la direction de son père, et, à la mort de ce dernier, il lui succéda comme peintre du théâtre de Munich. En 1814, il exécuta un transparent qui représentait l'*Incendie de Moscou*, et qui excita l'admiration générale.

KLOTZ (Reinhold), philologue et critique allemand, né à Stolberg (Saxe) en 1807. Il commença à l'université de Leipzig des études de théologie et de philosophie, qu'il interrompit bientôt pour se consacrer exclusivement à la philologie. Reçu agrégé en 1831, il devint, en 1832, professeur extraordinaire de philologie, puis, en 1834, directeur adjoint du séminaire philologique, et, à la mort d'Hermann (1849), il lui succéda dans sa chaire. On a de lui des éditions revues et

commentées du *Coq*, de Lucien (1831); des *Opera omnia*, de Clément d'Alexandrie (1831-1834, 4 vol.); du *Liber de græcæ linguæ particulis*, de Devarius (1835-1842, 2 vol.); des *Quæstiones tullianæ* (1830), du *Cato Major* (1831), du *Lælius* (1833), et des *Discours complets* de Cicéron (1835-1839, vol. Ier à III), une révision du texte des *Œuvres complètes* du même auteur pour la collection des classiques de Teubner (1851-1856, 11 vol.); des éditions des *Comédies* de Térence, avec les *Scholies* de Donat et le *Commentaire* d'Eugraphius (1838-1840, 2 vol.), et de l'*Andrienne*, du même poëte (1865). Enfin, il a collaboré activement, de 1832 à 1856, aux *Annuaires de philologie et de pédagogie*, et a publié les ouvrages originaux suivants: *Epistola critica ad God. Hermannum* (1840); *Manuel d'histoire de littérature latine* (1846, tome Ier, inachevé); *Vocabulaire de la langue latine* (1853-1857, 2 vol.; 1866, 4e édit.); *Emendationes Catullianæ* (1859), etc.

KLOTZIUS (Etienne), théologien allemand, né à Lippstadt (Prusse) en 1606, mort en 1668. Il se fit rapidement remarquer par l'ardeur de ses controverses métaphysiques et par son éloquence. Nommé archidiacre à Rostock, il devint, en 1633, malgré sa jeunesse, directeur de l'Académie de cette ville, puis se rendit à Flensborg (1636), et fut nommé par Christian IV surintendant général des églises du Slesvig et du Holstein, puis conseiller ecclésiastique. Klotzius a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Pneumatica seu theologia naturalis* (Rostock, 1629); *Tractatus de satisfactione Christi* (1635, in-4o); *Tractatus de doloribus animæ Jesu-Christi* (Francfort, 1670, in-4o).

KLOTZSCHIE s. f. (klots-schî — de *Klotzsch*, bot. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des saniculées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Brésil.

KLUBER (Jean-Louis), juisconsulte et publiciste allemand, né à Thann, près de Fulde, en 1762, mort en 1837. Il obtint une chaire de droit à Erlangen en 1786, devint référendaire à Carlsruhe en 1804, et quitta cette ville pour aller professer la jurisprudence à Heidelberg, en 1807. L'année suivante, Kluber retourna à Carlsruhe, avec les titres de conseiller d'Etat et de conseiller intime. En 1814, il assista au célèbre congrès de Vienne, en qualité de secrétaire rédacteur des procès-verbaux, puis se rendit à Berlin, à l'appel du chancelier Hardenberg (1817), y reçut un emploi important au ministère des affaires étrangères, et fut chargé de missions diplomatiques successivement à Francfort, à Saint-Pétersbourg et à Aix-la-Chapelle. Persécuté pour ses opinions libérales et menacé d'une instruction judiciaire après la publication de la deuxième édition de son *Droit public de la Confédération germanique*, il donna sa démission en 1823, et vécut, à partir de ce moment, dans la retraite, à Francfort. On a de lui des ouvrages de droit civil, public et politique, qui sont très-estimés, et dont les principaux sont les suivants: *De Arimannia* (Erlangen, 1785), savante critique de la législation féodale; *Essai sur l'histoire des fiefs* (Erlangen, 1785); *Nouvelle biographie de droit public allemand* (Erlangen, 1791); *Précis des fonctions de référendaire* (Erlangen, 1808); *Droit public de la Confédération du Rhin* (Stuttgard, 1808); *Cryptographie* (Tubingue, 1809); *Actes du congrès de Vienne pendant les années 1814 et 1815* (Erlangen, 1815-1835, 9 vol. in-8o); *Archives d'Etat de la Confédération germanique* (Francfort, 1817-1822-1831, in-8o); *Droit public de la Confédération germanique* (Francfort, 1817-1822, in-8o); *Droit des gens moderne de l'Europe* (Stuttgard, 1819, 3 vol. in-8o), publié d'abord en français, puis en allemand; *Histoire de la renaissance nationale et politique de la Grèce* (Francfort, 1835); *Mémoire et observations sur des sujets d'histoire, de politique et de jurisprudence* (Francfort, 1830-1834, 2 vol. in-8o).

KLUGE (Chrétien-Théophile), prédicateur et orientaliste allemand, né à Wittemberg en 1742, mort en 1824. Il fit ses études dans sa ville natale, et enseigna d'abord à Schulpforta, puis à Meissen, comme professeur d'hébreu. Nommé pasteur à l'église de Sainte-Affre, il occupa ce poste pendant cinquante années environ. A la connaissance approfondie des langues orientales il joignait des connaissances numismatiques très-variées. On a de lui: *De elegantia dictionis poeticæ in membris humanis effectuum loco positis* (Wittemberg, 1766-1767, in-4o); *De verbis Pauli ad Ebr.*: II, 2, ὁ δι᾽ ἀγγέλων λαληθεὶς λόγος, etc., *ad legem sinaiticam, quam dicunt angelorum ministerio latam, male revocatis, adj. varia S.S. loca interpretandi tentamine* (Wittemberg, 1802).

KLUGEL (Georges-Simon), mathématicien allemand, né à Hambourg en 1739, mort en 1812. Il rédigea pendant un certain temps le *Magasin de Hanovre*, puis professa successivement les mathématiques à Helmstædt (1766) et à Halle (1787), où il enseigna en même temps la physique. Outre de nombreuses dissertations et des ouvrages élémentaires de mathématiques et d'histoire naturelle, on a de lui: *Conatuum præcipuorum theoriam parallelarum demonstrandi recensio* (Gœttingue, 1763, in-4o); *Encyclopédie* ou *Exposé méthodique des connaissances usuelles* (Berlin, 1782-1784, 3 vol.; 1808, 6 vol. in-8o); *Dictionnaire de mathématiques* (Leipzig, 1803, 3 vol. in-8o), auquel 4 vol. ont été ajoutés par divers auteurs.

KLUGIE s. f. (klu-jî — de *Klug*, n. pr.). Bot. Syn. de GLOSSANTHE.

KLUIT (Adrien), publiciste et littérateur hollandais, né à Dordrecht en 1735, mort en 1807. Il abandonna la médecine pour s'adonner à l'étude de l'histoire, de la littérature ancienne, de la diplomatique, de la philologie, devint successivement précepteur et recteur dans les écoles latines de Rotterdam, de La Haye, d'Alckmaer, de Middelbourg, fut nommé professeur d'éloquence dans cette dernière ville, en 1776, recueillit un grand nombre de documents historiques importants, tant dans les archives de Middelbourg que dans celles du Brabant et de la Flandre, et alla occuper, en 1779, la chaire d'archéologie et de statistique à Leyde. A l'époque de la Révolution française, Kluit écrivit divers ouvrages de circonstance, dans lesquels il se prononçait contre les idées nouvelles, notamment contre les droits de l'homme et la souveraineté du peuple. Il fut destitué de ses fonctions de professeur, mais il dut à sa haute réputation de savant de ne pas être inquiété. En 1802, il fut réintégré dans sa chaire, et, quatre ans plus tard, on créa pour lui une chaire de statistique du royaume de Hollande. Kluit allait atteindre sa soixante-douzième année, lorsqu'il périt, victime d'une horrible catastrophe causée par l'explosion d'un bateau de poudre devant sa maison. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent sa vaste érudition, et dont les plus remarquables sont les suivants: *Historia critica comitatus Hollandiæ et Zelandiæ* (1777-1782, 2 vol. in-4o), d'un grand intérêt; la *Souveraineté des Etats de Hollande maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple* (Leyde, 1785); *Historia fœderum Belgii fœderati* (Leyde, 1790-1791, 3 vol. in-8o); les *Droits de l'homme en France et en Hollande* (Amsterdam, 1793, in-8o); *Coup d'œil sur la dernière guerre de l'Angleterre avec la Hollande* (Amsterdam, 1794); *Economie politique de la Hollande*, ouvrage statistique plein de sagacité; *Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en* 1795 (Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8o), travail qui mit le sceau à sa réputation. On a de lui, en outre, un grand nombre de mémoires, opuscules, discours, etc.

KLUMPP (Frédéric-Guillaume), pédagogue allemand, né à Closter-Keichenbach (Wurtemberg) en 1790. Il avait, pendant longtemps, étudié la théologie, lorsqu'il se tourna vers l'enseignement et devint, en 1823, professeur de mathématiques et de littérature ancienne à Stuttgard. Vivement préoccupé de toutes les questions relatives à l'enseignement, M. Klumpp crut trouver dans la direction générale imprimée aux études un caractère trop purement classique et philologique; il lui sembla nécessaire d'y introduire un élément pratique qui leur manquait, et dont il trouva le modèle dans les écoles d'instruction professionnelle. C'est pour exposer ses idées à ce sujet qu'il fit paraître son ouvrage, intitulé: les *Ecoles savantes, d'après les lois fondamentales d'un véritable humanisme et les besoins du temps* (Stuttgard, 1829-1830, 2 vol.). Ce livre, qui fit grand bruit, attira l'attention du roi de Wurtemberg. Ce souverain consentit à lui faciliter les moyens de mettre à l'épreuve sa méthode d'enseignement et lui concéda à cet effet un domaine sur lequel il fonda, en 1831, une institution; mais le public montra peu d'empressement à répondre à l'appel de M. Klumpp, dont l'école fut bientôt à peu près déserte. Tout en maintenant les bases fondamentales de son plan de réforme, il jugea alors nécessaire de faire une plus large part à l'élément classique, qu'il avait trop négligé, exposa son nouveau système dans quelques écrits, vit ses idées adoptées par un grand nombre de professeurs et reçut du roi la mission de dresser un plan d'études qui devint officiel et fut suivi dans la plupart des institutions pédagogiques du royaume (1845). Deux ans plus tard, M. Klumpp a été appelé à faire partie du grand conseil des études de Wurtemberg et nommé inspecteur des écoles professionnelles supérieures et secondaires. Outre l'ouvrage précité, on a de lui: la *Direction des écoles pratiques* (Stuttgard, 1836); les *Progrès du gymnase de Stuttgard pendant les vingt dernières années* (Stuttgard, 1838), des éditions remaniées des *Jeux de la jeunesse* et *De la gymnastique*, de Guts Muths (1845).

KLUNDERT, ville forte du royaume de Hollande, prov. du Brabant septentrional, à 17 kilom. N.-O. de Bréda; 2,200 hab. Prise par Dumouriez en 1793.

KLUPFEL (Emmanuel-Christophe), pasteur protestant et éditeur allemand, né dans le duché de Saxe-Gotha, mort en 1776. Il accompagna le fils du duc Frédéric III de Saxe-Gotha dans un voyage en Allemagne et en France, et connut, à Paris, Grimm et Jean-Jacques Rousseau. De retour dans sa patrie, il reprit ses fonctions ecclésiastiques et fut nommé membre, puis vice-président du consistoire du duché de Gotha. En 1764, avec un de ses amis, Rotberg, il entreprit la publication de l'*Almanach de Gotha*, qui paraît encore aujourd'hui sous ce titre. Cet almanach eut un grand succès. Klupfel avait commencé par y mettre la généalogie des familles régnantes, des notices sur les curiosités de l'art et de la nature, sur la géographie, l'histoire naturelle, etc. Il y joignit une partie astronomique, puis des gravures représentant des sujets tirés de la mythologie. Somme toute, l'*Almanach de Gotha* eut une immense vogue, qui s'est continuée jusqu'à notre époque. A la mort de Klupfel, il passa entre les mains de Rotberg.

KLUPFEL (Engelbert), théologien allemand, né en 1733, mort en 1811. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres: *Nova bibliotheca ecclesiastica Friburg., etc.* (Fribourg et Ulm, 1775-1790, 7 vol. in-8o); *Institutiones theologiæ dogmaticæ* (Vienne, 1807, 2 vol. in-8o). On a du même auteur la collection complète de tous les écrits provoqués par les édits de tolérance et de réforme (1784-1786, 6 vol. in-8o).

KLUSKISS s. m. (kluss-kiss). Art culin. Préparation de la cuisine polonaise, qui consiste en boulettes, tantôt frites, tantôt cuites à l'eau, que l'on fait, soit avec un hachis de viande de porc et de pain trempé de vin, soit avec une pâte de farine, d'eau, d'œufs, de levûre de bière et de sucre, soit encore avec un mélange de beurre, d'œufs, de mie de pain et de fromage à la crème.

KLUYSKENS (Jean-François), médecin belge, né à Alost en 1771, mort à Gand en 1843. Après avoir servi quelque temps en Autriche comme médecin militaire, il devint chirurgien-major dans l'armée hollandaise (1794), alla s'établir ensuite à Gand, où il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital civil, professeur d'anatomie et de chirurgie, et fut appelé, en 1814, au poste de chirurgien principal de l'armée des Pays-Bas. Kluyskens prit part à la fondation de l'université de Gand, contribua puissamment à la propagation de la vaccine, établit un cours d'accouchement pour les sages-femmes, et c'est à son initiative qu'on doit, en Belgique, l'établissement d'un hospice de maternité et celui d'un grand hospice pour les fous. Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont: *Traité sur la vaccine; Annales de littérature médicale étrangère* (1809 et suiv.); *Zoonomie* ou *Lois de la vie organique* (1810), traduction de Darwin, avec observations et notes; *Matière médicale pratique* (1824-1826, 2 vol. in-8o). On lui doit, en outre, un grand nombre de discours, de mémoires, de dissertations.

KLYN (Henri-Hermann), poëte hollandais né à Amsterdam en 1773, mort en 1829. Il fut, pendant de longues années, raffineur de sucre, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver la littérature et la poésie. Nous citerons de lui: l'*Astronomie*, poëme didactique (Amsterdam, 1809); les *Passions*, poëme en six chants (La Haye, 1812); le *Progrès*, poëme; le *Vieux Barneveldt*, poëme, etc. Ses principales poésies ont été réunies en *Recueils* (1815-1819 et 1822-1830). — Son frère, Bernard KLYN, né en 1774, mort en 1829, a publié des *Poésies* (1821) et des *Poésies nationales* (1814).

KLYTIE s. f. (kli-tî). Crust. Genre de crustacés décapodes macroures, comprenant deux espèces fossiles.

KMETH (Daniel), astronome hongrois, né à Britcho-Bania, comitat de Zoliom, en 1783, mort en 1825. Après avoir professé pendant quelque temps la grammaire, il prit le diplôme de docteur en philosophie, à Pesth, étudia ensuite la théologie, puis s'adonna entièrement à l'astronomie. Attaché à l'observatoire de Bude, il calcula les éléments des comètes nouvelles, dédoubla les étoiles multiples, puis devint, en 1812, directeur adjoint de cet établissement, qu'il quitta, en 1823, pour aller professer les mathématiques pures et appliquées à Kachovié, où il mourut. Outre des articles insérés dans divers journaux, on a de lui: *Observations astronomiques des distances au zénith et des ascensions droites des étoiles, du soleil et des planètes* (Bude, 1821); *Astronomia popularis* (Bude, 1823). Kmeth appartenait à l'ordre des piaristes.

KMETY (Georges), général hongrois, puis ottoman. V. ISMAÏL-PACHA.

KMITA (Pierre), homme d'Etat polonais, né en 1495, mort en 1551. Il fut successivement castellan de Lublin, de Woynicz, de Sandomir, de Cracovie, grand maréchal de Pologne, staroste de Cracovie et devint ambassadeur en Allemagne et en Hongrie. Kmita usa utilement de sa grande fortune en venant en aide aux malheureux et en propageant l'instruction publique. — Un autre Polonais, Filon KMITA, né vers 1510, mort en 1580, était palatin de Smolensk. Il se conduisit brillamment, en 1552, dans la guerre contre les Russes et les Tartares; en 1564, contre les Russes qui avaient envahi la Lithuanie; en 1568, de nouveau contre les Russes, qu'il battit complétement près de Smolensk, et fit, dix ans plus tard, l'expédition dirigée contre Moscou par Etienne Bathori.

KNACKSTEDT (Christophe-Elie-Henri), médecin allemand, né à Brunswick en 1749, mort à Saint-Pétersbourg en 1799. Il reçut d'abord des leçons de Sonnemberg, chirurgien de Brunswick, puis suivit les cours de l'université de cette ville. Après avoir subi, en 1776, les examens d'usage, il obtint le droit de pratiquer la médecine, et, cinq ans plus tard, il fut nommé chirurgien de la maison des orphelins, où il avait été élevé. Appelé, en 1806, à Saint-Pétersbourg, il y professa successivement l'ostéologie et la chirurgie. On lui doit les ouvrages suivants: *Traité d'ostéologie* (Brunswick, 1781); *Descriptio præparatorum maximam partem osteologicorum rarissimorum* (1785); *Mélanges de médecine et de chirurgie* (1780, in-8o).

KNAEP (Jean), en latin **Servilius**, écrivain belge, né à Weert, principauté de Liége. Il vivait au XVIe siècle, se livra à l'enseignement à Anvers de 1536 à 1545, et composa plusieurs ouvrages qui attestent une érudition très-variée. Les principaux sont: *Lexicon græco-latinum* (Anvers, sans date [1539], gr. in-8o), le premier lexique grec qui ait été imprimé dans les Pays-Bas; *De mirandis antiquorum operibus, opibus et veteris ævi rebus libri tres* (Anvers, 1541), sur des monuments remarquables de l'antiquité, etc.; *Geldro-gallica conjuratio in totius Belgicæ clarissimam civitatem Antverpiam* (Anvers, 1542); *Dictionarium Triglotton* (Anvers, 1545).

KNAERED, ville de Suède, dans la province ou gouvernement du Haland, à 33 kilom. S.-E. de Halmstad, célèbre dans l'histoire de Suède et de Danemark par les nombreux congrès qui y ont été tenus, et notamment par la paix dite *paix de Knaered* qui y fut signée, en janvier 1613, entre les Danois et les Suédois. En vertu de cette paix, Gustave-Adolphe recouvra toutes les villes qui étaient tombées au pouvoir de l'ennemi, moyennant une indemnité d'un million de rixdales; en outre, il renonça au droit de porter le titre de roi des Lapons et des Kajaniens, et reconnut au roi de Danemark celui de conserver trois couronnes dans son écusson, sans, néanmoins, qu'il pût s'en prévaloir pour exercer aucune prétention sur la couronne de Suède.

KNAH s. m. (knâ). Bot. V. HENNÉ et ORCANETTE.

KNAPER s. m. (kna-pèr). Hortic. Variété de petit chou rouge.

KNAPP (Georges-Christian), théologien allemand, né à Halle en 1753, mort dans la même ville en 1825. Après avoir étudié dans sa ville natale et à l'université de Gœttingue, il vint à Halle comme maître en philosophie et y donna des leçons publiques, sans avoir le titre de professeur ordinaire, qui lui fut accordé en 1782. Il remplit ces fonctions pendant cinquante ans environ. On a de lui: *Traduction des psaumes avec des remarques* (Halle, 1778, in-8o); *Novum Testamentum græcum recognovit atque insignioris lectionum varietatis et argumentorum notitiam subjunxit G.-Ch. Knapp* (Halle, 1797, in-4o); *Scripta varii argumenti, etc.* (Halle, 1805, 2 vol. in-8o); *Narratio de Justo Jona, theologo Witebergensi atque Halensi* (Halle, 1817, in-4o); *Leçons sur la dogmatique chrétienne* (Halle, 1827, 2 vol. in-8o); *Vies et caractères de certains hommes savants et pieux du siècle dernier* (Halle, 1829, in-8o). On doit aussi à Knapp la continuation de l'*Histoire des établissements des ministres évangéliques aux Indes orientales pour la conversion des infidèles* (1799-1825), du tome LV au tome LXXII; c'est son ouvrage le plus important. On a encore des articles de lui dans la *Gazette des établissements*, de Franke, dans le *Journal chrétien* et dans la *Gazette universelle littéraire*.

KNAPP (Samuel-Lorenzo), littérateur américain, né à New-Buryport en 1784, mort en 1838. Il exerça la profession d'avocat avec succès, fut mis, en 1812, à la tête d'un régiment de la milice, avec mission de surveiller les côtes contre les débarquements de l'ennemi, fonda, entre autres journaux, la *National Review*, puis se fixa à New-York (1828), où, tout en se livrant aux affaires, il s'occupa de travaux littéraires. Nous citerons, parmi ses ouvrages: *Extracts from a journal of travels in North America* (Boston, 1818); *Biographical sketches of eminent lawyers and statesmen and men of letters* (1821); *Lectures on american literature* (1829); *Sketches of public characters* (1830), études sur les hommes politiques, les écrivains et les artistes des Etats-Unis; *American Biography* (1833); *Female biography* (1843), etc.

KNAPP (Albert), poëte allemand, né en Wurtemberg en 1798, mort en 1864. Lorsqu'il eut achevé ses études théologiques, il s'adonna à la prédication et fut successivement pasteur protestant à Kirchheim et à Stuttgard. Tout en remplissant avec zèle ses fonctions évangéliques, Knapp cultiva la poésie, surtout la poésie sacrée, et composa des chants religieux qui passent pour les plus remarquables que l'Allemagne contemporaine ait produits. Parmi ses nombreux recueils, nous citerons: *Poésies chrétiennes* (1829); *Christoterpe* (1833 et ann. suiv.), revue religieuse; *Nouvelles poésies* (1834); *Chants évangéliques pour l'église et la maison* (Stuttgard, 1837, 2 vol.); *Chants chrétiens* (1841); *Réflexions sur le projet d'un livre de cantiques pour l'Eglise évangélique de Wurtemberg* (1840); *Hohenstauffen* (1840), recueil de récits et de légendes poétiques.

KNAPP (Louis-Frédéric), chimiste allemand, né à Michelstadt (Hesse) en 1814. D'abord élève en pharmacie, il suivit ensuite les cours de chimie de Liebig, à Giessen, où il prit ses grades (1837). Il se rendit alors à Paris, passa une année à suivre les cours de

nos plus savants chimistes, entra en même temps comme apprenti à la Monnaie, et y passa, en 1838, l'examen d'essayeur. Après avoir voyagé en Angleterre, il retourna à Giessen, où il se fit recevoir agrégé de chimie et devint professeur suppléant (1841), puis professeur titulaire (1848). Appelé, en 1863, à une chaire de la Faculté d'économie politique de Munich, il reçut en même temps un emploi à la manufacture de porcelaine, dont il devint inspecteur en 1856. Depuis 1863, il est professeur de chimie technique à l'Ecole polytechnique de Brunswick et membre correspondant de l'Académie de Munich. Ses principaux ouvrages sont: un *Manuel de technologie chimique* (Brunswick, 1847, 2 vol; 1865, 3e édition), et une traduction allemande de la *Métallurgie*, de Percy (Brunswick, 1862, t. Ier). Parmi ses recherches scientifiques, on doit surtout mentionner celles qu'il a faites sur les propriétés du tan.

KNAPPIE s. f. (kna-pî — de *Knapp*, bot. allem.). Bot. Syn. de LOXOTIDE et de MIBORA.

KNAPSKI, nom polonais de CNAPIUS.

KNAPTON (George), peintre anglais, né à Londres en 1698, mort en 1788. Elève de Jonathan Richardson, il s'adonna plus particulièrement à la peinture de portrait, fit, en 1740, un voyage en Italie, publia, avec le graveur Pond, une série d'estampes d'après les principaux maîtres et devint gardien des tableaux du roi.

KNARESBOROUGH, ville d'Angleterre, comté d'York (West-Riding), à 26 kilom. N.-O. d'York, sur la Nidd, qui coule dans une vallée romantique; 6,300 hab. Manufactures de toiles et de coton; marché au blé, un des plus considérables du comté. Cette ville est de toutes parts entourée de riantes promenades, de frais ombrages, de sites agrestes et parfois sauvages. L'église Saint-Jean-Baptiste est ancienne et contient plusieurs monuments curieux. Le château, *Knaresborough-Castle*, bâti peu de temps après la conquête, fut donné, en 1331, par Edouard III à son fils, le célèbre Jean de Gand. Richard II y fut enfermé. Un arrêt du Parlement en ordonna la démolition en 1644. La tour principale est encore debout. En face des ruines du château, sur le bord de la Nidd, jaillit la célèbre *Dropping well*, source pétrifiante, dont l'eau glisse sur un rocher calcaire, large de 15 mètres. Près de là, on remarque la chapelle *Saint-Robert*, taillée, au XIIe siècle, sous le règne du roi Jean, dans un rocher, par un ermite que la solitude et le charme du paysage avaient séduit. La figure colossale sculptée à l'extérieur, près de la porte, paraît être l'image de saint Robert, que l'ermite avait choisi pour patron. Une seule petite fenêtre, gothique éclaire l'intérieur. La forme de la voûte, les arcs, les piliers, l'autel qui décore le fond sont du même style. A quelque distance, sur le bord de la rivière, s'ouvre une caverne où vécut, dit-on, saint Robert lui-même. C'est dans cette caverne que, dans l'année 1745, Eugène Aram mit à mort Daniel Clark. Sur les détails de ce crime, on peut lire *Eugène Aram*, par Sir E. Bulwer Lytton.

KNAUS (Louis), célèbre peintre allemand, né à Wiesbaden, duché de Nassau, en 1829. C'est le plus jeune peut-être, mais non le moins illustre des maîtres de l'école moderne. Né dans un milieu fort modeste (son père, petit opticien, n'avait pas de fortune), Louis Knaus n'eut d'abord aucune espérance de pouvoir suivre l'irrésistible vocation qui le poussait vers la peinture; mais si forte était la passion de l'enfant, que, tout en essayant d'apprendre le métier de son père, il passait les nuits à dessiner d'après les gravures qu'il pouvait recueillir. Un peu plus tard, il se mit à crayonner de petites compositions. Bientôt, enfin, le hasard fit passer ces dessins naïfs sous les yeux de quelques clients de son père. L'un d'eux, plus expert que les autres, trouva dans les essais de l'enfant un véritable tempérament d'artiste, et il eut la bonne idée de favoriser le développement de ces dispositions natives. M. Jacobi, peintre ordinaire du duc de Nassau, consentit à donner des leçons à Knaus. Dès lors, les progrès du fils de l'opticien furent si rapides, que le gouvernement grand-ducal le pensionna et l'envoya continuer ses études à l'Académie de Dusseldorf, où il eut pour maîtres MM. John et Schædov. On prétend que ce dernier professeur, outré des tendances que Knaus manifestait pour la peinture de genre, le contraignit à quitter l'Académie. L'élève condamné n'en appela point du jugement et n'essaya pas de réagir contre son tempérament personnel: on le vit, en effet, errer plus que jamais dans la campagne, dessinant avec acharnement les paysans, les fillettes, les gros enfants tout effarés. Comment vivait-il en ces heures de travail solitaire, d'études en plein champ? Il faisait, par-ci par-là, pour les riches fermiers, des portraits d'un prix très-modique, dont le produit lui permit de rentrer à Dusseldorf, pour grouper en tableau les études qu'il venait de faire, les observations qu'il avait recueillies. Il eut, à cette époque (1847-1848), la bonne fortune de se lier avec MM. Lessing, Leutze et Weber, qui s'intéressèrent à son avenir. L'artiste venait de peindre son premier tableau: la *Fête rustique*, charmant petit poëme plein de verve, de rêverie douce, faible comme modelé, et aussi comme ligne, mais révélant déjà au suprême degré chez l'artiste l'instinct de la composition et du pittoresque. C'est à Paris, au Salon de 1847, qu'il exposa sa première œuvre, et il n'avait pas plus de dix-huit ans. Sa seconde toile: le *Jeu de cartes*, fut achetée par le musée de Dusseldorf. Ses anciens professeurs ne pouvaient souhaiter une plus éclatante condamnation de leur ridicule exclusivisme. Deux autres tableaux: la *Fête du village* et l'*Instituteur et ses abeilles*, envoyés à Amsterdam, y furent accueillis avec une telle faveur, qu'ils valurent à M. Knaus le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam. Enfin, en 1852, le *Convoi funèbre* fut récompensé à l'Exposition de Berlin par une médaille d'or. Vers cette époque, M. Knaus vint se fixer à Paris. Bientôt après s'ouvrit l'Exposition de 1855; il présenta trois œuvres exquises, qui firent grande sensation: *Un campement de bohémiens*, l'*Incendie de la ferme*, le *Matin après une fête de village*. Son talent, en effet, avait si rapidement progressé, qu'il était, à cette époque, presque aussi grand qu'aujourd'hui, et il avait de plus, peut-être, cette fraîcheur de sensations qui ne résiste guère à l'expérience, et dont sa célèbre *Cinquantaine* est la plus haute expression. Ce petit chef-d'œuvre fut exposé au Salon de 1859; deux ans après, les *Petits fourrageurs*. La variante du *Convoi funèbre* avait paru en 1857, et avait obtenu une récompense; mais rien n'avait encore donné l'idée complète du talent de ce maître, que la *Cinquantaine* vint révéler tout entier. Les gravures et les lithographies ont popularisé cette toile touchante, qui eut, dès son apparition, un succès prodigieux, et créa à son auteur la notoriété dont il jouit actuellement, notoriété sérieuse qu'il avait, d'ailleurs, préparée par ses succès antérieurs, et que ses œuvres dernières n'ont pas amoindrie. M. Knaus, en effet, n'a rien produit depuis que l'on puisse placer au-dessus de la *Cinquantaine*; mais il est trop jeune pour qu'on suppose arrêté définitivement l'essor de son talent. Les récompenses qu'il a déjà obtenues: 2e médaille en 1853, 1re en 1855, 1re en 1857, deux rappels en 1857 et 1859, et la décoration en 1859, doivent l'obliger à d'autant plus d'efforts que sa réputation est montée plus haut.

KNAUSS (Jean-Christophe), érudit allemand, né à Waiblingen en 1709, mort en 1796. Après avoir été prédicateur à Stuttgard (1744), il remplit les fonctions de conseiller et de doyen du chapitre ecclésiastique d'Hirschau (1772). On lui doit: *Geographia generalis* (Tubingue, 1732); le *Droit féodal naturel* (Stuttgard, 1756, in-8o); *Compendium logicæ, metaphysicæ, etc.* (Stuttgard, 1758).

KNAUSS (Frédéric DE), mécanicien allemand, né à Stuttgard en 1724, mort en 1789. Il appartenait à une famille noble, et commença par être page du landgrave de Hesse-Darmstadt. Doué de rares dispositions pour la mécanique, il se livra tout jeune encore à l'étude de la dynamique et de la statique, et devint machiniste de la cour. Pour se perfectionner, il visita la France, la Hollande, reçut le plus bienveillant accueil de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, et entra, en 1754, au service de ce prince, après avoir abjuré le protestantisme. Appelé, trois ans plus tard, à Vienne, par l'impératrice Marie-Thérèse, Knauss fut attaché au cabinet impérial de physique et de mathématiques, dont il devint par la suite directeur. Il exécuta pour ce musée un grand nombre de curieuses pièces de mécanique, notamment un automate qui transcrit ce qu'on place devant lui et une montre fort remarquable. Knauss a décrit ses œuvres les plus intéressantes dans un ouvrage devenu fort rare et intitulé: l'*Automate écrivain* (Vienne, 1780). Le pape lui avait conféré le titre de comte palatin.

KNAUT (Christophe), botaniste allemand, né à Halle en 1638, mort dans la même ville en 1694. Il se fit recevoir docteur en médecine, et, tout en exerçant son art, s'occupa beaucoup de botanique, science aux progrès de laquelle il contribua. Knaut adopta la méthode de Ray, en y apportant toutefois certaines modifications, et sépara, à l'exemple des botanistes de son temps, les arbres des arbrisseaux et des plantes herbacées. Outre quelques bonnes monographies botaniques, on a de lui: *Enumeratio plantarum circa Halam sponte provenientium* (Leipzig, 1687, in-4o), ouvrage dans lequel il décrit plusieurs plantes nouvelles.

KNAUT (Chrétien), botaniste allemand, parent du précédent, né à Halle en 1654, mort en 1716. Il devint médecin du prince d'Anhalt-Kœthen et bibliothécaire de sa ville natale. Outre quelques opuscules sur les antiquités du pays d'Anhalt, on lui doit un ouvrage intitulé: *Methodus plantarum genuina* (Halle, 1705, in-4o), dans lequel il classe les plantes, en prenant pour caractère des genres les capsules simples ou composées, membraneuses, osseuses ou charnues, ainsi que, dans certains cas, l'absence ou la présence de ramifications. Sa méthode n'obtint aucune faveur.

KNAUTH (Jean-Chrétien), philologue allemand, né à Meissen en 1662, mort à Dresde en 1732. Il fut professeur à Dresde et publia, entre autres ouvrages: *Analecta styli* (Dresde, 1725); *Chrestomathia terentiana* (Leipzig, 1708); *Chiragogus grammatices seu grammatica practica* (Dresde, 1722), etc.

KNAUTH (Jean-Conrad), historien allemand, né vers 1670, mort en 1736. L'électeur de Saxe le nomma son historiographe. Outre de nombreux manuscrits, on a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont: les *Antiquités de Ballenstædt* (1698); *Prodromus Misniæ illustrandæ* (Dresde, 1692); *Description de l'ancienne Saxe* (Dresde, 1727).

KNAUTH (Chrétien), historien et érudit allemand, né à Gœrlitz en 1706, mort en 1784. Après avoir fait partie du grand collége des prédicateurs de sa ville natale (1736), il remplit jusqu'à la fin de sa vie les fonctions pastorales à Friedersdorf, près de Gœrlitz. C'était un homme fort instruit, surtout en histoire et en numismatique, et dont l'érudition était aussi judicieuse que solide. Il avait formé une belle collection de médailles. « Knauth, dit Parisot, est un exemple remarquable de la bizarre inégalité des facultés humaines; les distractions auxquelles, même dans la force de l'âge, il avait été sujet en vinrent au point que, au bout de quelques minutes, il perdait la mémoire de tout ce qui n'avait pas trait à sa science favorite. Pour tout point historique, il avait toujours la même fraîcheur de souvenir; le reste était pour lui sans intérêt, sans impression par conséquent, et l'idée s'en évanouissait en quelque sorte à l'instant où elle venait de se former en lui. » Knauth est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Annales typographici Lusatiæ superioris* (Leipzig, 1749); *Aperçu historique des diverses constitutions de la haute Lusace* (Gœrlitz, 1776, in-4o); *Du tribunal wehmique de la haute Lusace* (Leipzig, 1765); *Cabinet des monnaies de la haute Lusace* (Gœrlitz, 1743); *Singularia historico-litteraria lusatica* (Budissin, 1736-1743, 28 vol.), etc. On lui doit, en outre, une foule de manuscrits et d'articles épars, qui n'ont pas été réunis et qui contiennent beaucoup de renseignements pleins d'intérêt.

KNAUTIE s. f. (knô-tî — de *Knaut*, bot. saxon). Bot. Genre de plantes, de la famille des dipsacées, formé aux dépens des scabieuses, et comprenant plusieurs espèces, répandues en Europe et en Asie.

KNAVEL ou **KNAWEL** s. m. (kna-vèl). Bot. Syn. de GNAVELLE: *C'est sur la racine du* KNAVEL *vivace qu'on recueille la cochenille de Pologne.* (Dict. d'hist. nat.)

KNEBEL (Charles-Louis DE), poëte allemand, né au château de Wallerstein, en Franconie, en 1744, mort à Iéna en 1834. Il fut élevé au collége d'Anspach, où ses maîtres ne tardèrent pas à le distinguer. En 1762, il entra à l'université de Halle, se fit inscrire à la Faculté de droit, mais il ne prit aucun goût aux études juridiques. Au sortir de l'université, il entra dans l'armée prussienne, devint bientôt officier et se lia avec quelques jeunes nobles qui partageaient ses opinions religieuses et son goût pour la poésie. En garnison à Potsdam, il fit connaissance avec Rammler, un des hommes qui ont rendu le plus de services à la littérature et à la poésie allemande, et qui exerça sur notre jeune officier une influence heureuse. En 1773, il abandonna la vie militaire et se rendit à Weimar, où la duchesse régente Amélie lui confia l'éducation de son second fils, avec le grade de capitaine. L'année suivante, il accompagnait les deux jeunes princes de Weimar dans un voyage en France et en Allemagne. Ce voyage eut pour lui et pour la littérature allemande les suites les plus heureuses. A Francfort, il fit la connaissance de Gœthe, alors très-jeune, et le présenta aux princes, ce qui le fit plus tard appeler à Weimar. A Carlsruhe, il vit Klopstock; à Paris, il visita Villoison et les littérateurs les plus illustres du temps. On voit que si, quelques années plus tard, le prince héréditaire, devenu duc de Weimar, s'empressa de réunir à sa cour les plus grands hommes de lettres de l'Allemagne, l'influence de Knebel n'a pas été étrangère à ce résultat. Une fois de retour, il acheva dans la paisible retraite de Tiefurt l'éducation de son élève, et obtint une pension en 1778. Depuis lors, il voyagea beaucoup, visita la Suisse et habita tour à tour Iéna, Anspach, Nuremberg et Weimar, où la sinécure de lecteur le fixa à la cour. A l'âge de cinquante-quatre ans, il se maria, et se retira définitivement à Iéna, où il mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans.

Il a surtout exercé sur la littérature une influence indirecte, en encourageant les meilleurs écrivains et en les mettant en relation avec des protecteurs puissants; comme écrivain, il se fit remarquer par un style fin et soigné. On a de lui d'excellentes traductions métriques des *Elégies* de Properce (Leipzig, 1798), et *De la nature des choses* de Lucrèce (Leipzig, 1821, 2 vol.). Parmi ses poésies originales, on remarque ses *Hymnes* et ses *Elégies*, dont quelques-unes avaient paru dans des feuilles périodiques et qui, plus tard, ont été réunies en volume. On a aussi de lui des *Œuvres posthumes* où se trouve une correspondance très-instructive pour ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire de l'époque.

KNEBEL (Emmanuel-Théophile), médecin allemand, né à Gœrlitz en 1772, mort dans la même ville en 1809. Il pratiqua la médecine à Iéna, à Leipzig et à Dresde, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Essai d'un aperçu chronologique de l'histoire littéraire de la médecine* (Breslau, 1798, in-8o); *Matériaux pour servir à l'étude de la médecine théorique et pratique* (Breslau, 1799-1800, in-8o); *Principes généraux sur l'origine, l'état et le traitement des maladies* (Breslau, 1800, in-8o); *Eléments d'un manuel complet d'histoire littéraire de la médecine légale* (Breslau, 1806, in-8o).

KNÉBELLITE s. f. (kné-bèl-li-te). Minér. Nom donné à un minéral dont la provenance est inconnue.

— **Encycl.** La *knébellite* a d'étroites relations de composition avec l'olivine, dont elle diffère cependant beaucoup par ses propriétés. D'après les analyses de Döbereiner, elle renferme 32,5 pour 100 de silice, 32 d'oxyde ferreux et 35 d'oxyde manganeux. Ces nombres concordent à peu près avec la formule $(Mn''Fe'')^4SiO^4$, ou $Mn''^2SiO^4 + Fe''SiO^4$. Elle est massive; sa surface est inégale et creusée de petites cavités; sa dureté est considérable; sa densité est 3,714; elle est fragile et présente une cassure conchoïdale; sa couleur varie du blanc au vert grisâtre, elle va même jusqu'au rouge brun et au brun quelquefois; son éclat est très-brillant.

KNECHT (Justin-Henri), compositeur, organiste et écrivain musical allemand, né à Biberach en 1752, mort en 1817. Il apprit, jeune encore, le chant et le violon sous la direction de son père; puis étudia l'harmonie et l'accompagnement près de l'organiste Kramer. Il fit, au couvent d'Esslingen, de brillantes études littéraires, qui lui valurent le titre de professeur de belles-lettres à Biberach, fonctions honorables dont il se démit promptement pour accepter la place de directeur de musique dans la même ville. En 1807, il fut investi du titre de maître de chapelle à Stuttgard; mais ce poste, qui lui mettait entre les mains l'orchestre du théâtre et la musique particulière de la cour, exigeait un esprit plus ferme et plus résolu que celui de Knecht. Aussi, après deux ans d'exercice, retourna-t-il dans sa modeste ville de Biberach, où il reprit sa place de directeur de musique qu'il garda jusqu'à sa mort.

Knecht a joui en Allemagne d'une brillante réputation, et, comme organiste, on l'a souvent rapproché du célèbre abbé Vogler. Le talent de Knecht a été évidemment surfait. Son exécution ne manquait pas de grandeur, mais ses compositions sont sans force individuelle ni vitalité. Cet artiste a été tout simplement un de ces laborieux et sévères musiciens, comme on en rencontre tant parmi les organistes allemands. Parmi ses œuvres, on remarque trois opéras, des psaumes, *Tableau musical de la nature*, sujet que Beethoven devait traiter plus tard sous le titre de *Symphonie pastorale*; la *Joie des bergers interrompue par l'orage*, qui figure également dans la symphonie du grand maître, et quelques grandes compositions vocales, *Te deum*, etc. Dans ses écrits didactiques, qui n'offrent plus d'intérêt en raison des progrès de la science, on peut citer: le *Traité élémentaire d'harmonie; Méthode complète de l'orgue*, pour les commençants; le *Catéchisme général de musique*, et enfin la brochure: *Mérite de Luther aux points de vue musical et poétique*.

KNEF, l'un des grands dieux égyptiens, le premier des *khaméphis*, et le principe fécondant du monde. Il sortit des ténèbres infinies, à la fois mâle et femelle, portant en lui la lumière et la vie, et créa toutes choses. On le représentait sous la figure d'un homme, tenant à la main un sceptre, la tête ornée d'un plumage magnifique, et laissant sortir de sa bouche l'œuf primitif dont les autres êtres étaient formés.

KNELLER (Godefroi), peintre de portraits allemand, né à Lübeck en 1648, mort à Londres en 1723. Nägler et M. Waagen nous donnent sur ce maître distingué les détails qui suivent. Elève de Rembrandt et de Ferdinand Bol, Kneller alla se perfectionner en Italie, où il passa plusieurs années; il se crut appelé à peindre l'histoire; mais la faiblesse de ses tableaux historiques, par lesquels il débuta, et le succès qu'obtinrent, au contraire, quelques portraits qu'il eut occasion de peindre alors, entre autres celui du cardinal Bessadonna, de Carrera, etc., le déterminèrent à s'adonner entièrement à ce dernier genre, qui lui valut en peu de temps une grande réputation. Il fut appelé successivement dans les principales cours d'Allemagne, et il laissa partout de superbes portraits. Il était à Munich, quand le duc de Monmouth, un de ses admirateurs, l'emmena avec lui à Londres. Il y fut accueilli magnifiquement, et les plus grands personnages vinrent poser devant lui. A la mort de Leslie ou Lely, Charles II le nomma, à sa place, peintre ordinaire de la cour, fonctions qui lui furent conservées par ses successeurs jusqu'à George Ier. Imitant Van Dyck, dont il avait d'ailleurs le style large, facile, distingué, il menait, comme lui, l'existence d'un grand seigneur, recevait fastueusement, jouait gros jeu et se livrait à tous les excès des amours faciles. Cette vie, plus que légère, ne l'empêchait point de travailler beaucoup; car le nombre des portraits qu'il a laissés dépasse quatre cents. Tous ne sont pas également bons; mais il est peu de ces peintures qui n'aient des qualités réelles. Les meilleures sont remarquables surtout par l'élégance de la forme, la hardiesse du parti pris, la science